

I

La chair est le parchemin éphémère de toutes les histoires, le parchemin de la vie. Vie, Histoire, chacune procède de l'autre. Puisque toutes les histoires coulent de la même source, on pourrait faire remonter celle qui va suivre à la formation des premiers atomes d'hydrogène ou même à 10^{-43} seconde suivant le Big Bang, alors que tout l'univers n'a que dix microns de diamètre, que tout est tohu-bohu. Tout est déterminant de ce qui va suivre. Inutile, cependant, de décourager ceux qui ne sont pas familiers avec le mur de Planck et les théorèmes complexes; on peut se contenter, pour résumer brièvement le passé, de commencer à Fécamp, il y a un peu moins d'un millénaire.

Dans sa *Chronique des ducs de Normandie*, Benoît de Sainte-Maure raconte que lorsque Herleue, *frilla* de Robert le Magnifique, eut conçu avec ce dernier, elle s'endormit et vit en songe un arbre gigantesque qui se nourrissait de son corps. Cet arbre se dressait vers les nues et son ombre couvrait toute la Normandie et l'Angleterre. Comme l'on sait aujourd'hui que toutes les cours d'Europe ont connu à un moment ou à un autre un souverain descendant du fruit de leur union, le songe attribué à Herleue ne semble nullement farfelu. Encore moins si l'on ajoute que, sans cette union, le destin de l'Amérique eût sans doute été autre.

À cette époque, les Danois et les Norvégiens qui s'établissent en ce qui se nommera la Normandie ont tendance à perpétuer les coutumes matrimoniales telles qu'elles se pratiquent dans leurs ancestrales terres du Nord.

Il y a entre autres le mariage en bonne et due forme pour lequel tout jeune marié doit verser à son épouse le *mundr*, c'est-à-dire une jolie somme d'argent, le matin des noces. Cette somme reste le bien de l'épouse afin qu'elle puisse subvenir elle-même à ses besoins, si son mari venait à la laisser. En toute légalité, un homme peut ainsi « acheter » plusieurs épouses s'il en a les moyens. Cependant, à côté ou à la place d'épouses légitimes, un homme peut également, toujours en toute légalité et en toute moralité, entretenir une relation avec une femme si celle-ci n'est pas déjà engagée. Ce type de liaison peut même être sanctionné par une cérémonie officielle. Une telle concubine est appelée *frilla*. C'est d'une telle union dont est issu Guillaume le Bâtard.

Guillaume est né quatre règnes après son aïeul Hrôlfr, mieux connu sous le nom de Rollon, mais seul un siècle les sépare et, même si ses père et grand-père ont construit maintes abbayes et fait le pèlerinage vers Jérusalem, les influences de Thor, d'Odin et de Freyja sont toujours actives. C'est dans cet esprit, en reconnaissance des pouvoirs accordés, que Guillaume, devenu le Conquérant, a décidé de donner à Dieu sa fille Cécile pour fiancée.

Cécile ne s'afflige pas de cette décision paternelle, au contraire! Elle est sincèrement pieuse, elle aime son Divin Seigneur de tout son cœur, et l'idée qu'il devienne son époux l'emplit d'une joie à peine soutenable. Hier, sachant que ce serait son dernier moment de liberté à l'extérieur d'un couvent, Cécile est allée à la mer. C'était presque le crépuscule; le ciel charriait des nuées noires, violettes et orangées, tandis qu'à l'ouest l'or inondait l'horizon. Cécile a longé vers le sud-ouest les hautes falaises étincelantes, s'étonnant des strates horizontales de silex noir apparaissant à des hauteurs diverses entre des couches de calcaire d'épaisseur variable, se demandant comment une pierre aussi obscure, brillante et coupante avait pu s'insinuer avec une telle uniformité entre la douce craie blanche constituant l'essentiel du socle de cette contrée. Plus tard, s'absorbant dans les mouvances ardoise et céladon des flots, ça a été plus

fort qu'elle, elle a voulu aller dans la mer. D'abord, l'eau lui a semblé trop froide et les galets lui meurtrissaient les pieds. Elle a continué néanmoins et a traversé la barre des rouleaux. Passé cette défense, la mer s'est faite plus douce et Cécile s'y est laissée aller, oubliant même la froidure. Là, terriblement bien, elle s'est soudain convaincue que, pour elle, la mer était devenue Iéshoua, que Iéshoua était la mer. Il l'enveloppait, la prenait et déjà elle était sienne; même si ce n'était que le lendemain qu'elle le ferait savoir aux hommes. Là, ballottée doucement, elle a crié vers les cieux le plaisir immense que lui donnait son époux.

Aujourd'hui, en ce matin de Pâques 1075, c'est avec l'impression de se consumer qu'elle traverse la nef de l'abbatiale de Fécamp. Peu d'édifices offrent un tel spectacle pour l'esprit. Ici, la pierre s'est presque dématérialisée. L'ensemble évoque un vaisseau minéral capable d'atteindre les cieux. Mais, plus que tout le reste, plus que les justes proportions à l'élégance austère, plus que les nobles lignes se rejoignant à plus de soixante pieds du sol, c'est la lumière qui frappe l'attention. Une lumière qui n'est pas de ce monde, une véritable lumière céleste qui laisse à penser soit que ceux qui ont bâti cette abbatiale détiennent un secret, soit que les lieux eux-mêmes sont touchés du doigt divin.

Voici venu le moment attendu. Cécile s'étend sur la grande dalle froide en signe de soumission absolue et, comme hier dans la mer, elle ressent un frisson de lumière, une joie pure. À quelques pas, une contraction passe sur le visage de son père. Guillaume le Conquérant prend tout à coup conscience de ce qu'il est en train de donner. Évoquant Abraham, il se demande pourquoi, ici comme sur le mont Moriah, aucun ange ne vient arrêter cette cérémonie, ce sacrifice. Il l'ignore, mais, comme cela s'est produit pour son père au point d'abandonner son duché pour aller rendre pénitence à Jérusalem, il est en train de faire l'épreuve de l'amour. Non pas l'amour-passion pour une femme, non pas l'amour-amitié avec ceux dont on partage les goûts ou les souvenirs, non pas l'amour filial ou fraternel. Non, il s'agit là de l'amour tout court. L'amour désintéressé, l'amour pour

rien. Une idée qui bouleverse et veut faire tendre la main, un élan qui se fait oublier, soi, au profit de l'autre, des autres, de tout ce qui est. Le Conquérant serre les mâchoires, tente de réfréner ce qui lui brouille la vue et détourne un peu la tête afin que Mathilde ne s'aperçoive de rien. Cependant, émue, son épouse a déjà tout remarqué.

Neuf mois ont passé. Curieusement, quant à l'idée que l'on peut se faire de la compassion et de l'amour du prochain, dans les cloîtres et dans les couvents, lorsqu'ils sont enfantés par leurs pensionnaires, les enfants sont indésirables. Dès que l'un de ces petits êtres infortunés arrive au monde, vite, dans l'ombre d'un crépuscule, sous le pan d'un manteau porté par le silence, avant que ses cris n'aillent jusqu'au chemin passant, un tel enfant est emporté là où on ne saura jamais d'où il vient. Et ce qui a pu être l'abandon d'un moment, ou même pas, devient le crime de chaque instant. C'est pourquoi, là où ne devrait régner que la joie, l'on ne trouve trop souvent que des fronts bas. Mais la fille qui vient de naître de Cécile appartient au sang du Conquérant; on demande donc à ce dernier ce qu'il souhaite. Toujours à croire que le destin ménage ses grands coups, cette nouvelle lui arrive alors qu'il reçoit un cousin venu d'Islande, ces lointaines îles de feu et de glace, afin d'obtenir pour cet autre royaume établi par les hommes du Nord quelques gens de lettres pour enseigner l'art de lire et d'écrire. Il se trouve également que ce cousin, Olaf Sturluson, est bon conteur. La veille, pendant le dîner, à l'intention de Guillaume, de Mathilde et de quelques seigneurs, il a évoqué les expéditions vers ce qu'il nomme le *Vinland* et les récits qui en ont été faits. Récits qu'il serait important, justement, de pouvoir consigner par écrit. Le Conquérant lui a posé de nombreuses questions sur les populations du *Vinland* et, durant la nuit, ne parvenant pas à trouver le sommeil, tiraillé entre l'impossible fille de Cécile et ces terres immenses qui semblent attendre à l'autre bout du monde, il établit soudain le lien qui s'impose de toute évidence: l'enfant de Cécile partira avec Olaf Sturluson. Il va

demander à ce dernier qu'elle soit élevée selon sa classe, là-bas en Islande, puis qu'elle puisse un jour se joindre à une expédition vers ce Nouveau Monde. Puisqu'elle est de son sang, Guillaume est convaincu qu'elle saura quoi faire une fois sur place. Ainsi rasséréiné, il s'endort, concluant que même si l'ange du mont Moriah a tardé, il s'est néanmoins manifesté. Durant son sommeil, le Conquérant rêve d'une descendance nombreuse comme celle d'Abraham, et aussi de terres comme seuls les conteurs peuvent en imaginer.

Les rêves sont-ils parfois prémonitoires? Toujours est-il qu'il s'est avéré que le Conquérant a bien eu une postérité sur le continent américain. Mais là encore se pose la sempiternelle question: ce qui arrive doit-il nécessairement arriver? Tout est-il inéluctable? Par essence, cette question n'aura jamais de réponse.

La fille de Cécile, restée sans nom jusqu'à son arrivée en Islande, a été prénommée Aurr. Les volontés de son grand-père ont été respectées sur tous les points, et c'est ainsi qu'à dix-sept ans, après un court séjour au Groenland, en compagnie d'une trentaine de compagnons principalement masculins, elle débarque sur la côte intérieure de ce que des siècles plus tard on appellera le cap Cod. À cette époque, les gens du Nord ne naviguent pas en diagonale; ils vont toujours dans les directions est-ouest ou nord-sud. De cette manière, si on suit la côte atlantique nord-américaine du nord au sud, c'est presque inévitable, on finit par se retrouver piégé dans cette espèce d'hameçon naturel que forme le cap.

Forte de l'expérience d'expéditions précédentes, la petite troupe sait qu'il ne faut pas attendre sur place que les indigènes se rassemblent en force suffisante pour massacrer ces nouveaux venus. Comme partout, alors que le voyageur de passage suscite généralement la sympathie, celui qui s'installe éveille plutôt la méfiance, et cela, avec un degré qui va croissant selon la différence. La politique choisie par les membres de ce groupe est donc de voyager sur le continent jusqu'à ce qu'ils trouvent un territoire où s'établir en toute quiétude, ou du moins sans trop de risques. À partir de là,

une fois bien implanté, le groupe pourra s'étendre. Ces voyageurs ignorent sans doute qu'ils ne reverront jamais les leurs et combien le continent qu'ils viennent d'aborder est vaste. Raconter toutes les aventures et tous les périls vécus par ces gens et leurs descendants prendrait tout un volume sinon plusieurs, mais tel n'est pas le but de ce récit. Qu'il suffise de retenir qu'au cours de leur lente progression vers l'ouest, la plupart des membres de l'expédition périssent et que seule la petite fille d'Aurr va se sédentariser dans ce qui deviendra le Dakota du Nord. Elle sera en partie à l'origine de la tribu des Mandans.

Bien entendu, puisque le plus souvent l'âme sœur habite la porte à côté et que l'on procrée le plus généralement avec ceux de son voisinage, au fil des générations, les caractères physiques propres aux Scandinaves se sont fondus. Cependant, encore au début du XIX^e siècle, le peintre George Catlin décrit et peint des Mandans aux cheveux pouvant aller de châtain à blond et d'autres avec des yeux bleus, ce qui est pour le moins inhabituel chez les Amérindiens.

À la suite d'épidémies de variole apportée plus ou moins volontairement par les Européens au cours du XIX^e siècle, la tribu mandan est pratiquement décimée. Entre-temps, toutefois, à peu près à l'époque des débuts de la Nouvelle-France, de jeunes guerriers odawas téméraires poussent une incursion jusque dans les Grandes Plaines et, avant de retourner chez eux, dans la région des Grands Lacs, rapportent pour butin quelques captives mandans qui infusent du sang neuf à leur tribu.

Le 24 du mois de juillet 1701, à la tête d'une centaine d'individus, un nommé Antoine Laumet, se faisant appeler Antoine de Lamothe Cadillac, arrive à la pointe des Grands Lacs pour fonder ce qu'il anticipe comme devant devenir la métropole de la Nouvelle-France. Cadillac est certainement du type mégalomane, mais pas toujours dans le sens négatif. Le seul fait qu'il ait choisi pour sien le nom de famille de son premier amour, mademoiselle de Lamothe, rencontrée dans la cour du château de Richard Cœur de Lion (descendant en

septième génération du Conquérant), rend compte que cet homme est avant tout un rêveur. Et si l'on comprend qu'il cherche surtout à échapper à sa condition sociale pour bâtir selon ses rêves, on comprend que l'on se trouve peut-être devant le premier Américain au sens philosophique du terme. Ce qui encore une fois peut paraître une coïncidence, c'est le fait qu'il ait choisi pour site de cette métropole rêvée non seulement un endroit judicieux du point de vue de la géographie, mais aussi, on le verra plus tard, celui où semblent converger les forces telluriques du continent. Une métropole qui ne sera pas française du fait d'un Louis XV dont l'indécision entre les jupes de madame de Pompadour et celles de madame du Barry coûtera l'Amérique du Nord à la langue française, comme quoi les affaires d'alcôves sont incompatibles avec celles de l'État.

Dans un des rabaskas accostant ce jour-là sur la rive de ce qui deviendra Riverside Park, à proximité du futur centre-ville de Detroit, se tient Lucien de May, jeune homme originaire de Fécamp, qui, davantage par modestie que par crainte que son nom ne porte ombrage au Sieur de Cadillac, se fait appeler Laliberté, ceci parce qu'il place la notion de liberté au-dessus même de celle de son souverain; ce qui fait de lui un autre véritable Américain. Pourquoi retrouve-t-on Fécamp une seconde fois? Peut-être cela tient-il à son ouverture bien particulière sur la mer, unique du continent eurasiatique; un panorama qui ne peut manquer de stimuler le désir d'horizons plus vastes encore, même si, au fond, ils ne le sont jamais. À la différence de la majorité de ses compagnons, Laliberté n'est pas venu au Détroit* pour gagner quelques pièces dans la traite des fourrures ou pour se contenter de coloniser un petit lopin de terre; il s'y trouve parce que, un peu comme Cadillac, il est convaincu que ces lieux sont la source d'une civilisation à venir. Faut-il préciser

*En respectant la graphie utilisée par Cadillac et par les descendants actuels de ceux qui l'accompagnaient, lorsqu'il ne s'agira pas spécifiquement de la ville de Detroit, la région nommée «Detroit» gardera son accent dans ce texte.

ici que c'est à l'intérieur même de l'abbatiale où Cécile, fille du Conquérant, a prononcé ses vœux que Lucien de May a eu la révélation qu'il devait partir pour la Nouvelle-France? Autre précision qui a ou n'a pas son importance, la mère de Lucien a toujours prétendu qu'il devait le jour à un miracle; en l'occurrence le fait que, se sentant sur le point de faire une fausse couche, elle avait bu de l'eau de la source du Précieux-Sang, source qui, d'après la légende ou la mémoire, aurait jailli à l'emplacement exact où aurait été retrouvé un tronc d'olivier dans lequel Is'hac, neveu de Iehosseph de Ramataïm, aurait placé une capsule contenant le sang d'Iéshoua recueilli par Miriâm de Magdala. Avec le temps, le tronc de l'olivier se serait refermé; l'arbre, qui se trouvait sur la côte, aurait été arraché par une tempête et, après un long périple, se serait échoué dans le lit de la rivière Valmont, où saint Angisse l'aurait découvert des siècles plus tard. Quoi qu'il en soit, qu'il doive ou non la vie à cette source, à peine Laliberté commence-t-il à participer à la construction de la palissade du fort Détroit, comme le stipule son contrat, voilà qu'il oublie son ambition d'œuvrer à l'élaboration d'une future civilisation lorsque son regard se pose sur Ah-Moonh – abeille en odawa –, une très belle jeune fille qui a pour particularité d'avoir une mèche d'or dans sa chevelure de jais, ce qui lui vaut sans doute son nom.

Ainsi, avant même que, inquiets des libertés morales qui se prennent au Détroit, les Jésuites ne réussissent à faire nommer Cadillac gouverneur de Louisiane, Lucien de May dit Laliberté et Ah-Moonh, renommée Anne-Marie, deviennent mari et femme et s'installent un peu à l'écart du fort, dans une petite maison de pièces équarries qui ne semble pas spécialement figurer une civilisation nouvelle. Peut-être cependant faudrait-il y regarder de plus près, car, dans cette maison, la chandelle reste allumée tard dans la nuit. Lucien a appris à lire à Anne-Marie et tous deux ont commencé à faire venir à grand prix des livres de la lointaine France. Livres qui doivent transiter par Québec, puis voyager au fond des rabaskas sur le Saint-Laurent, les lacs Ontario et Érié avant d'arriver sur la rivière Détroit. Parmi cette bibliothèque, à

côté du *Discours de la méthode* de Descartes dans l'édition anonyme publiée à Leyde et du *Renati Des Cartes Principiorum Philosophiae* de Spinoza, également dans une édition anonyme publiée à Hambourg, deux livrets de Denis Papin: *Nouvelle méthode pour obtenir à bas prix des forces très grandes* et *Nouvelle manière pour élever l'eau par la force du feu*. Il faudrait aussi les écouter de plus près, les entendre tous les deux à l'aube, juste avant que les enfants ne s'éveillent, discuter de Dieu, lapsus pour Vérité, ou de l'homme qui ne désire pas pour connaître, mais qui veut connaître pour étendre son désir. Non, finalement, s'ils étaient moins discrets, ces deux-là auraient de quoi inquiéter beaucoup plus fondamentalement les Jésuites que ne le fait Cadillac. Et n'est-il pas aussi un peu étrange de constater que les deux livrets de Papin sont arrivés au XVIII^e siècle au Détroit, région qui va devenir le berceau de l'industrie automobile, et par conséquent le creuset direct de ce que l'on nommera l'*American way of life*? Ce Détroit des premiers temps, que Cadillac décrit ainsi dans un courrier à Louis XIV: «*Le Pais des deux costez de ce beau Detroit est garny de belles Campagnes découvertes, & l'on voit quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreuils, d'Hours peu farouches & très bon à manger, de Poules d'Inde, & de toute sorte de gibier, des Cignes en quantité: nos Hautbans étoient chargés & garnys de plusieurs bestes fauves depiecées, que nostre Sauvage & nos François tuerent: le reste du Detroit est couvert de Forests, d'Arbres fruitiers, comme Noyers, Chastaigniers, Pruniers, Pomiers, de vignes sauvages, & chargées de raisins, dont nous fismes quelque peu de vin; il y a des Bois propres à bâtir, c'est l'endroit où les bestes fauves se plaisent le plus...* »

Au XXI^e siècle, alors que ses eaux charrieront les humeurs et les miasmes de trois millions d'âmes, la rivière sera bordée de fonderies, d'ateliers, de buildings, d'entrepôts, de bungalows, de villas et même d'une placide centrale nucléaire, le tout entrecoupé de terrains abandonnés où la rouille et l'oubli se le disputeront aux laissés-pour-compte et aux sconses. Ce qui n'empêchera pas les histoires d'amour d'aller leur cours.

Mais avant de se projeter si loin en avant, on se doit de mentionner cette amitié entre le vieux Laliberté et le jeune Obwandiyag, plus souvent appelé Pontiac, ce guerrier qui a

voulu redonner l'Amérique à l'esprit français pour le bien de son peuple. Il eût certainement réussi s'il n'avait pas été trahi par les mêmes Français, dont la femme qu'il aimait et le roi. On ne saurait dire combien de soirées Lucien, Anne-Marie et Pontiac ont passées à parler de Spinoza, de Descartes et de Pascal, mais une chose est certaine: n'eût été des errements du roi bien-aimé à Versailles, l'influence de ces livres interdits aurait pu redonner l'Amérique aux Amérindiens et à la langue française.

Il est cependant sorti de l'extraordinaire de tout cela puisque, en l'église Assomption de Windsor, une petite-fille de Pontiac, issue de son mariage avec Kangigoun, s'est unie avec l'arrière-petit-fils de Lucien de May dit Laliberté et d'Ah-Moonh rebaptisée Anne-Marie. Ce qui, en sautant quelques générations, nous amène à Miriam.